

Chantal et Else promises au sacrifice

Avatars de la figure mythique d'Iphigénie[1], les deux héroïnes apparaissent, l'une, dans le roman nègre que Mirbeau publie sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne, *La Maréchale*[2], *Mœurs parisiennes* (1887)[3], "fable amusante et terrible" (Alphonse Daudet)[4], l'autre, dans l'œuvre d'Arthur Schnitzler, *Mademoiselle Else* (1924)[5], où le monologue intérieur est utilisé "pour mettre au jour, d'une façon qui rappelle Freud, les motivations psychologiques"[6]. Les deux auteurs dénoncent la force des conventions sociales qui contraignent les individus et les condamnent à commettre des actes[7] que la Société réproouve, en principe, mais encourage, en sous-main.

Ces deux jeunes filles, que réunit une épreuve semblable, sont très différentes l'une de l'autre, malgré bien des points communs. Mirbeau a doté Chantal de Varèse, "au joli prénom aristo [8] et catholique", d'un "charme évaporé de naturel et de jeunesse"[9] ; l'héroïne de Schnitzler, "hautaine" et "altière" (p. 9), est hantée de désirs obscurs : "Personne ne se tient sur la montagne avec une longue-vue — pour me lorgner. Dommage !..." (p. 28). On lui fait remarquer qu'elle est "pleine de mystère, démoniaque, affolante..." (p. 37). Elle est prête à tout essayer, "même le hachish" (p. 14). "Ma foi, je ne déteste pas les faunes, au contraire..." et elle regrette que personne ne se soit "jamais montré vraiment entreprenant" (p. 15) avec elle, que Paul se contente d'être "indécent" (p. 16). Elle reproche cependant à Dorsday de la regarder d'une façon "inconvenante" (p. 44). "Je suis plus atrocement seule qu'on le soupçonne" (p. 33). D'autant que "l'opinion publique" encourage à cette époque l'amour en tant que pratique hygiénique ou acrobatique qui a tendance à se généraliser : "Bertha en est à son troisième amant et nul ne s'en offusque..." (p. 27) ; "Bertha est une putain, mais Christine vaut-elle mieux ?" (p. 29). On peut bien offrir la vue de son corps à un concupiscent pour sauver la vie de son père : "Vous êtes prêtes à vous vendre pour une parure de perles, pour de belles robes, pour une villa au bord de la mer" (p. 72).

Le père d'Else, soucieux du paraître, jette l'argent par les fenêtres : "Toujours les mêmes histoires, depuis sept ans ! Non, depuis plus longtemps. [...] Ce dîner pour quatorze personnes, le 1^{er} janvier dernier" (p. 23) ; "Nous voilà acculés une fois de plus" (p. 42). Le duc, père de Chantal, doit faire face à "une meute de créanciers" (p. 1090) ; "on assure qu'il est très... gêné [10]... depuis le krach..." ; certains vont jusqu'à penser que "c'est ratissé qu'il est, et raide ! [...] au train où il va ! [...] en couvrant d'or les femmes !" (p. 985) : "Avez-vous vu les boutons d'oreilles de cette Prévile ? [...] [T]rente-cinq mille francs à la vente Blanc" (p. 988). Ceux qui travaillent à la mort du "beau duc", ces gens du "faubourg" (p. 1004), du grand monde, autrement dit mercantile [11], sont encore plus nauséabonds que lui. Les trente mille florins, il faut qu'Else les gagne (cf. p. 48) en exhibant son corps. "M. von Dorsday fera danser son esclave nue" (p. 72).

La mère du duc est fort riche[12], "mais raide à la détente". Elle éconduit régulièrement sa petite-fille venue lui demander de dépanner son coureur de jupon[13] de père et s'étonne d'essuyer des refus : "— Renvoyée... comme hier ! Elle devrait pourtant m'aimer, maman Tine ! Je suis sa petite-fille, est-ce pas ?... C'est drôle, une bonne maman, qui n'est pas bonne !..." (p. 1004). Elle refuse d'accorder à son fils ce qui ne serait qu'un "simple prêt" (p. 1039)[14]. Naïf, il s' imagine que son "ami" Varon-Bey, qu'il sait pourtant amoureux de sa fille, lui prêtera de l'argent sans contrepartie : "[C]e serait bien le diable s'il ne trouvait pas quelques milliers de louis sur sa signature [...] chez Varon-Bey, cet excellent Varon-Bey, qui n'avait qu'un travers : celui d'être amoureux de Chantal. L'imbécile !" (p. 1043). Banqueroutier, il est bientôt accusé par les journaux d'avoir scandaleusement pris la fuite (cf. p. 1097) et se refuse à survivre au déshonneur (cf. p. 1099) puisque sa propre mère, même dans ces extrémités, lui refuse tout secours.

Le modèle de la vieille maréchale de Varèse est la princesse de la Moskowa (1803-1881), fille du banquier Lafitte, épouse vite séparée du fils aîné du maréchal Ney : elle a laissé enfermer pour dettes sa petite-fille à Saint-Lazare.

Pas de *“Shylock femelle”* chez Schnitzler (cf. p. 996), mais, dans les deux cas, on fait appel à l'esprit de sacrifice^[15] de ces modernes Iphigénie.

Comme sur Else (*“Ce Dorsday a toujours eu un grand faible pour toi...”*, p. 19), on fait pression sur Chantal pour qu'elle tire son père dépendant de ses embarras financiers : *“— Alors, ce pauvre monsieur Varon-Bey, tu le trouves toujours aussi affreux ? — Mais oui, affreux, tout ce qu'il y a de plus affreux. — Il t'adore !... C'est bien décidé, tu ne veux pas de lui ?... [...] — J'aimerais mieux mourir ! répondit Chantal, sérieuse”* (p. 1009). Else n'est pas en reste : M. von Dorsday *“n'est pas sympathique”* (p. 12). *“Qu'il est ennuyeux [...] Il est stupide. Pourquoi est-ce que je le regarde de façon si provocante ?”* (p. 40). Cœur de tante : *“Pourquoi ne va-t-elle pas trouver monsieur Varon-Bey, puisqu'il l'adore ?...”* ; Chantal se demande comment elle n'était pas *“morte de dégoût”*, *“morte de rage”* en entendant ces propos d'entremetteuse. Et, curieusement, sa colère *“endormait ses pudeurs”* (p. 1084). Else n'en revient pas : *“Ils veulent que je tape M. von Dorsday... C'est de la démence”* (p. 23).

Sentiment de culpabilité chez Else : *“Je reste impassible sur le rebord de la fenêtre, et on va arrêter papa”* (p. 24). Pourtant, elle proteste : *“Mais enfin, de quel droit me demande-t-on cela ?”* (p. 27). Et elle n'est pas dupe : *“Jeune fille de bonne famille, ha, ha, bonne famille !”* (p. 30). L'innocente^[16] Chantal qui, bien que *moderne*, porte les stigmates d'une éducation religieuse^[17], est, de guerre lasse, prête à se livrer, la mort dans l'âme, au sénile Varon-Bey, *“amoureux d'elle”* (p. 988), *“un solitaire qui ne demanderait qu'à être deux”* (p. 1006), ce *“gros homme”* aux *“yeux pochés”*, au *“nez rouge en bec d'aigle”*, bien connu de *“ces dames”* (p. 986). Pas plus qu'elle, Else n'est gérontophile : *“C'est affreux d'être vieux !”* (p. 12). Elle sait où est son devoir. Cet homme peu ragoûtant, c'est elle-même qui, pour sauver la vie de son père, demande de l'épouser (cf. p. 1101) : *“Qu'importaient les baisers de cet homme, l'abandon de sa chair puisque cela seulement serait l'honneur de son père, et que ce frottement de passion lui rendrait le vernis d'autrefois !”* (p. 1107). Elle renonce ainsi à épouser celui qu'elle aime (cf. p. 1104). Elles rivalisent d'amour filial, Else trouvant à son flambeur de père des circonstances atténuantes : *“Il est la bonté même, mais si légère. La passion du jeu lui est devenue fatale. Il n'est pas responsable, c'est une espèce de folie”* (p. 63). Elle se sacrifie tout en sachant que son geste sera inutile : *“Je le ferai, bien que ce soit en pure perte. Dans six mois, tout sera à recommencer”* (p. 87).

Elle envisage, *“si la force manquait à ses épaules de vierge”*, de se donner la mort une fois *“sa tache accomplie”* (p. 1107)^[18]. Elle court, littéralement, au supplice : *“— Vite, dit-elle. Peut-être que demain déjà serait trop tard”* (p. 1107).

Elle craint même de ne plus plaire au vieillard pourtant libidineux : *“— S'il allait ne plus vouloir d'elle ? Un court frisson lui pinça la peau à cette idée”*. Aussi se livre-t-elle à des *“recherchées et subtiles coquetteries, des raffinements de courtisane”* (p. 1107) : Elle plante *“son chapeau un peu bas sur le front, ainsi qu'elle l'avait vu faire à des filles”* (p. 1110). Else doit parler à Dorsday : *“Il faut que je sois séduisante”* (p. 26). *“Je parlerai à Dorsday [...] et je le taperai, moi l'altière, l'aristocrate, la marquise, la mendicante, la fille de l'escroc”* (p. 27). Lors de son entrevue avec celui qui veut *“la voir nue”* (p. 54) et qui, pour ce faire, affirme que l'affaire de son père se présente mal : *“Je me tiens sur ce banc comme une accusée”* (p. 50)... d'optimisme. Elle ne comprend pas que son père n'ait pas prévu que M. von Dorsday *“ne faisait rien pour rien”* (p. 61).

Chantal met un peu de rouge sur ses joues et, *“les bras levés en cariatide, devant sa glace, elle se coiffait, essayait des sourires et des poses. [...] Rien n'était navrant comme cette toilette de victime, ce harnachement de combat, qui n'avait pas même au bout le coup de fouet d'une chance de victoire”* (p. 1107). Aucun narcissisme dans l'exhibition de cette jeune fille de dix-huit ans : *“Les mains à la taille, elle tournait sur elle-même. [...] Elle se regarda longtemps, moulée dans son corsage à basque de soie bleue, fin boutonné d'argent”* (p. 1107) : revue de détail : chez Varon-Bey, *“debout devant une glace, Chantal se mirait, sans voile [...] . Est-ce qu'elle avait bien tout de pied en cap ?”* (p. 1110). L'héroïne du roman de Schnitzler n'a pas cette candeur. Les

propositions peu honnêtes du vil séducteur sont de nature à toucher ce qu'il y a de trouble chez Else et dont elle ne fait pas mystère : *“Des marches de marbre descendent vers la mer, je m'étends nue sur le marbre”* (p. 8). D'ailleurs, elle se demande s'il lui est possible de tomber amoureuse et s'étonne : *“C'est curieux, car je suis sensuelle. Oui, mais altière et inabordable”*, ce dont elle remercie Dieu et conclut : *“Décidément, je suis snob”* (p. 10).

Et pourquoi Else ne se vendrait-elle pas aux enchères ? *“Qu'en dirais-tu, papa ?”* (p. 27). Contrairement à Chantal, Else cherche à gâcher le plaisir du barbon et l'envie lui prend de *“convier tout l'hôtel”* au spectacle de sa *“dénudation”* (p. 75) : *“Si lui me voit, que chacun me voie”* (p. 89).

Chantal, la *“vierge”*, elle aussi, *“à vendre”*, se rend chez Varon-Bey, *“l'âme lisse désormais et cuirassée”*; *“elle va, ayant une à une semé ses tristesses rappelleuses [...] , et secoue ses épaules où pèsent des regrets encore ; [...] chaque enjambée qui la rapproche fait son regard plus clair, plus claire sa pensée [...] [Elle a] le cœur haut, vidé ainsi qu'une tirelire, la mémoire dégagée, libre, sans une idée arrière. [...] [E]lle presse la mesure comme à la sonnerie d'un pas redoublé — belle et crâne sonnerie d'allégo [...] : le clairon de sa conscience martyre”* (p. 1108). Mais, bientôt, sa *“crânerie”* tombe : *“— Que ferait-elle si il n'était pas rentré ? [...] L'attendre ? Mais voudrait-on la recevoir ?”* (p. 1109). Et s'il ne voulait plus d'elle ? Même interrogation chez Else : *“Et s'il refuse ? Je me tuerai s'il refuse...”* (p. 46).

L'utilisation du monologue intérieur, chez Schnitzler, permet au lecteur de connaître les pensées d'Else, Else qui ne se prive pas pour se moquer gentiment d'elle-même : *“La nuit déjà, ou presque. Nuit sépulcrale . Je voudrais être morte. Non, ce n'est pas vrai .”* Elle envisage de s'adresser à Paul : *“Paul, si tu me procurais ces trente mille florins, tu pourrais me demander ce que tu voudrais”* et de commenter : *“Encore une phrase de roman [19]: la fille au noble cœur se vend pour l'amour de son père bien-aimé”*. Elle ajoute, ce qui en dit long : *“et... elle en retire du plaisir”*. Cette pensée la *“dégoûte”* (p. 26).

Si Else retient, en se donnant la mort, la solution envisagée par Chantal, cette dernière est sauvée in extremis par l'ange qui prend la forme d'une rupture d'anévrisme qui, sans le tuer, abat le libidineux vieillard, frappé à la vue de Chantal. Varon-Bey avait eu le temps d'intervenir pour faire cesser les poursuites contre le duc accusé de pédophilie. La jeune fille qui, selon la vox populi, s'est comportée en *“Romaine”* (p. 1130), est *“revenue entière de chez le bey”* (p. 1130). La Providence, c'est-à-dire Mirbeau, vraiment complaisante à l'égard de Chantal, sauve le *“beau duc”* : la vieille maréchale meurt d'une attaque, laissant à son fils de quoi éponger ses dettes et, miracle ! le *coureur* se convertit en fidèle époux.

Il a bien fallu... sacrifier à un lectorat auto-proclamé *sensible*. Le lecteur avisé ne sera pas dupe : Mirbeau semble s'être ingénié, pour s'amuser, à multiplier les coups de théâtre. Il nous est plus que suggéré que, dans la réalité, Iphigénie aurait été sacrifiée.

Le dénouement de *Mademoiselle Else* peut sembler heureux : *“Je suis émue simplement. Et c'est bien normal quand on est sur le point de se réincarner. Car Else, l'autre, est déjà morte”* (p. 91). On notera toutefois que les dernières paroles prononcées par Else sont consécutives à l'absorption du véronal . Schnitzler ne conclut pas : l'œuvre reste ouverte.

Malgré le caractère improbable de l'heureux dénouement proposé par Mirbeau, pas de doute. L'œuvre est bien mirbellienne. D'ailleurs, on y reconnaît la *patte* de Mirbeau. La théâtralisation[20], si chère à notre romancier, est visible dans la présentation des personnages tel qu'ils apparaissent *“réfractés par la conscience des témoins”* (P. Michel) : *“Chantal est gentille, d'accord... mais bêtassee..., mais... hurluberlu..., mais...”* (p. 1026) ; *“Un paquet d'os... assez proprement enveloppé, je veux bien”* (p. 1035). Les sentiments des personnages sont révélés par des manifestations physiologiques : *“sueur”*, *“geste tremblé”* (p. 1109), elle rougit, elle pleure, elle cache *“sa figure dans ses mains”* en songeant aux *“épouvantables amours”* du *“pacha”* ; *“un long frisson qui lui coupa les jambes, l'assit de force sur une chaise”* (p. 1111), à l'approche du *“grand fauve”*[21] et s'interroge sur le sort qu'il lui réserve. Else, elle, est renseignée : M. von Dordsay veut la *voir* nue et, pour arriver à ses fins, le prédateur prend une *“voix dure”* (p. 45).

Le discours des personnages révèle leur caractère, la position sociale qu'ils occupent : "M. Varon-Bey [...] passe pour un sacré saligaud. — C'est à moitié Turc[22], n'est-ce pas ?" (pp. 1024-1025) ; "Monsieur le duc avait, si j'ose m'exprimer ainsi, la figure de quelqu'un à qui qu'on a vendu des pois qui voulaient pas cuire" (p. 1119). Mirbeau reproduit "le langage réellement parlé par les gens" (P. Michel). Le tragique est désamorcé par l'emploi du comique de mots[23], bien que le recours au code herméneutique maintienne une certaine tension : "terrible"(passim) [24].

L'humour[25] constitue une protection efficace contre la cruauté du réel (ce n'est pas Daudet qui nous démentirait). Il ne s'agit pas d'être un inconditionnel de Mirbeau. On pourra préférer à l'humour mirbellien faisant accéder le lecteur au second degré, l'œuvre de Schnitzler que domine le thème de l'érotisme. "Comparaison n'est pas raison", disait le regretté Étienne. La condamnation de l'étroussure bourgeoise était une raison suffisante pour entreprendre le parallèle que nous avons tenté d'établir.

Claude Herzfeld
Université d'Angers

[1] Je ne vois pas d'inconvénient majeur à lui préférer, comme Mirbeau lui-même (cf. p. 1106), Isaac, prêt à être sacrifié par son père Abraham.

[2] C'est par ce nom commun — qui sert de titre au roman — qu'est désignée la "méchante" de l'histoire.

[3] *In Œuvre romanesque*, Volume I, Édition critique établie, présentée et annotée par Pierre Michel, Buchet/Chastel/Société Octave Mirbeau, 2000 (abréviation : M.).

[4] Lettre préface, *in op. cit.*, p. 981.

[5] Traduit de l'allemand par Dominique Auclères, Stock, 2001 (abréviation : E.). Le titre désigne l'héroïne.

[6] *Dictionnaire des Littératures françaises et étrangères*, sous la direction de Jacques Demougin, Larousse (1985), 1992, p. 1440.

[7] La grand-mère de Chantal, qui accule sa petite-fille au sacrifice, est une avare dont Daudet, sensible, comme nous, aux réinvestissements mythiques, dit qu'elle est "un *Shylock femelle*" entassant "les pièces d'or et les billets de banque" (*Œuvre romanesque, op. cit.*, p. 981).

[8] Varèse : "Ce nom même n'était pas à son père tout seul : mais en partie sa chose à elle, et son bien" (p. 1107).

[9] *Ibid.*

[10] "Il bat la dèche, ton duc" (p. 1025). — "Il ne possède plus guère que des dettes, énormément de dettes" (p. 1026).

[11] "Je ne suis pas beau, mais j'ai quelques millions" (p. 1029).

[12] Elle contribue à la ruine de son fils en devenant "propriétaire du dernier immeuble de monsieur le duc" (p. 996).

[13] Ce joli coco se voit réclamer par "le père de sa dernière tendresse" (p. 1088), une fillette, cinquante billets de mille en échange de son silence.

[14] Cf. p. 1039.

[15] Chantal en prière, "la tête un peu penchée sous le nimbe de lumière" fait penser à "quelque

martyre des primitifs “ (p. 1075), “*une adorable petite martyre* ” (p. 1138).

[16] “*Et, revenue à ses gaietés coutumières, Chantal disparut sous une draperie* ” (p. 1004). — “*Vous me prenez toujours pour une petite fille [...] Je suis sûre que vous me trouvez trop... gaie pour mon âge... Là !... Franchement ? Trop... en l’air ?* ” (p. 1017). — À son père : “*Quel gentil papa vous êtes !...* ” (p. 1040).

[17] “*Seigneur, [...] si votre justice demande une victime, s’il vous plaît, mon Dieu, prenez-moi !* ” (p. 1085).

[18] À la différence d’Andromaque. — “*M. von Dorsday a le droit de voir mon cadavre. Mon beau cadavre de jeune fille nue* ” (p. 78).

[19] Autre phrase de roman : “*Le crépuscule me regarde par la fenêtre, comme un revenant... comme cent revenants* ” (p. 29).

[20] Préparation du dénouement : “*Vous avez... un cœur qui vous joue de ces tours...*” (p. 1028). — Chez Schnitzler, c’est l’hérédité qui laisse envisager le suicide d’Else : “*Le plus jeune frère de mon père s’est riré une balle dans la tête quand il avait quinze ans* ” (p. 77).

[21] “*Elle se sentait soudain désarmée. Qu’est-ce donc qu’il exigerait d’elle ?* ” (p. 111).

[22] “*Vingt-cinq ans de sa vie en Égypte, habitué à changer de femme comme de...*” (p. 1026).

[23] Les *bons mots* foisonnent, détournements, à-peu-près, calembours, néologismes pour rire...

[24] Relevons, au passage, l’image méduséenne des “*prunelles pétrifiées*” (p. 1110).

[25] À six reprises, le narrateur affirme que “*Chantal se rend vers le fiancé de son choix* “. Ironie. Le lecteur sait à quoi s’en tenir sur la “liberté” de ce “choix” (p. 1108).